

« Perds pas le Nord »

Stéphanie St-Pierre

Number 46-47, 2021–2022

Pour l'université française à Sudbury

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1102588ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1102588ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut franco-ontarien

ISSN

0708-1715 (print)

1918-7505 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

St-Pierre, S. (2021). « Perds pas le Nord ». *Revue du Nouvel-Ontario*, (46-47), 47–51. <https://doi.org/10.7202/1102588ar>

## « Perds pas le Nord »

**STÉPHANIE ST-PIERRE**

*Université Sainte-Anne*

En septembre 2000, j'ai commencé mes études de baccalauréat à l'Université Laurentienne. Originaire du nord de l'Ontario, j'ai longtemps hésité avant d'arrêter mon choix. Mes camarades de classe dans la petite communauté de Cochrane optaient massivement pour la ville d'Ottawa. Ayant reçu des réponses favorables de l'Université d'Ottawa et de la Laurentienne, je prévoyais aussi mettre le cap vers l'est. À l'époque, la Laurentienne envoyait à toutes les nouvelles recrues potentielles des trousseaux de bienvenue, en plus des lettres formelles. En ouvrant l'enveloppe, j'ai été frappée par l'image qu'avait choisie l'équipe de marketing pour la couverture. La prise de vue nous permettait de nous imaginer à bord d'un canot où on montrait du doigt la forêt dense sur le rivage. À cela s'ajoutait la phrase toute simple : « Perds pas le Nord ». *That was it!* C'est un peu simpliste, je l'avoue. Et je sais pertinemment que d'autres facteurs ont contribué à ma décision. Je me souviens, entre autres, d'un entretien radiophonique avec un professeur du département d'histoire qui m'avait beaucoup inspirée. J'admirais l'engagement de Gaétan Gervais comme cocréateur du drapeau franco-ontarien. D'autres détails plus pratiques, comme le coût du logement (plus abordable à l'époque)

et le nombre d'étudiants et d'étudiantes dans les salles de classe, ont aussi eu une influence sur mon choix. Mais l'influence de cette phrase est indéniable : « Perds pas le Nord ». Il y a eu un déclic.

Lorsque je repense à mon séjour à la Laurentienne, c'est de prime abord mon parcours d'étudiante qui refait surface. Je n'ai jamais regretté mon choix même si, en assistant à mon tout premier cours, je me suis demandé si j'étais au bon endroit. J'entendais peu de français dans les couloirs et dans les discussions informelles entre étudiants avant le début des séances. Pendant les premières semaines, j'ai eu l'impression que tous les étudiants se connaissaient déjà et que ce serait difficile de trouver ma place. Ce sentiment s'est vite estompé, et j'ai rencontré des gens exceptionnels qui ont marqué mon parcours : des amies, des collègues, des professeurs.

Mon expérience comme étudiante à la Laurentienne dépasse largement la salle de classe. Ça va bien au-delà de l'acquisition de connaissances et du relevé de notes. C'est lors de mon séjour à la Laurentienne que j'ai vraiment développé mon identité de Franco-Ontarienne. Si j'étais déjà une jeune femme engagée et fière de sa langue, c'est par l'entremise de mon expérience universitaire que j'ai pu m'outiller. Mon passage à Sudbury a nourri la prise de conscience des réalités de l'Ontario français : son histoire, ses aspirations, son avenir. Pour moi, l'expérience à l'Université Laurentienne renvoie aux nuits blanches dans les locaux du journal étudiant *L'Original déchainé*. Cette « bebitte » particulière avec ses « éditorignaux » et ses textes identitaires et revendicateurs a servi d'école de formation à bien des journalistes et des chroniqueurs. Mon expérience laurentienne passe aussi par les rencontres spontanées entre amies à *L'entre-deux*. C'est d'ailleurs dans

ce petit local réservé aux membres de l'Association des étudiantes et étudiants francophones (AEF) que ma *chum*, Tina Desabrais, m'a approchée pour lancer une pétition afin que le drapeau franco-ontarien puisse être hissé en permanence à la place Tom Davies, l'hôtel de ville de Sudbury. Même si notre tentative s'est soldée par un échec, elle a représenté un moment marquant de mon parcours. Et ce moment n'aurait jamais existé sans la Laurentienne. Puis, fort heureusement, nos efforts ont fait des vagues. Le drapeau a fini par être adopté par de nombreuses municipalités de l'Ontario et, quelques années plus tard, il avait aussi sa place à l'hôtel de ville de Sudbury.

Ma Laurentienne, c'est le Nord. C'est l'Ontario français. C'est Sudbury. Elle n'existait pas en vase clos. L'expérience laurentienne, la mienne comme celle d'innombrables anciens et anciennes, s'abreuvait à la vibrante scène culturelle franco-sudburoise autour de laquelle gravitaient l'institution et ses membres. Je repense aux premières fois où je suis allée au Théâtre du Nouvel-Ontario et aux pièces de théâtre produites par les étudiants et étudiantes du défunt programme des arts d'expression (1999-2012). Je revois ma première Nuit sur l'étang. Faut-il rappeler que cet évènement musical, qui sert presque de rite de passage pour la jeunesse franco-ontarienne, est né à la Laurentienne dans les années 1970? La Nuit, c'est un *happening* symbolique que j'ai eu la chance de partager avec mes deux enfants. C'est à la Laurentienne que j'ai initié mon aîné à la Nuit, alors qu'il était blotti contre moi, dans son porte-bébé. Nous nous sommes bercés tous les deux en écoutant « Viens nous voir... ». Quelques années plus tard, ma fille de deux ans avait mémorisé toutes les paroles du refrain de cette chanson lors du

trajet entre Hanmer et le campus de l'Université. Je n'oublierai jamais le reflet des lumières de la scène dans ses grands yeux bruns, tout émerveillée qu'elle était de chanter, avec la foule, la « chanson de la voiture ».

La Laurentienne représente les balbutiements de mon intérêt pour l'histoire de la francophonie canadienne. Elle a cultivé ma curiosité intellectuelle grâce à ses professeurs dévoués, qui voyaient en moi un potentiel que je peinais à reconnaître sous mon insécurité linguistique et mon syndrome de l'imposteur. C'est la Laurentienne qui a su « humaniser » l'intellectuel puisqu'il s'y présentait sous les traits d'un fils de mineur ou d'un enfant du Moulin-à-Fleur. À la Laurentienne, j'ai su m'ouvrir et me surpasser. J'ai apprivoisé le métier d'historienne en passant des heures d'assistantat devant les lecteurs de microfilms dans un coin sombre de la bibliothèque. J'ai participé à mon premier colloque grâce aux Journées du savoir de l'Acfas-Sudbury et j'ai publié un premier article savant dans les pages de la *Revue du Nouvel-Ontario*. Ma Laurentienne, c'est aussi les activités savantes de l'Institut franco-ontarien et les conférences Angus-Gilbert du département d'histoire.

Après quelques années d'absence, je suis revenue à la Laurentienne comme chargée de cours. Bien que le département d'histoire se fût transformé en raison des départs à la retraite de certains professeurs, je serai néanmoins toujours reconnaissante d'avoir vécu ces premières expériences d'enseignement universitaire au sein de mon *alma mater*. Développant tranquillement mon approche et mon style d'enseignement, je savais que je pouvais compter sur les membres sympathiques et généreux du département, dont certains sont aujourd'hui des amis.

Je suis maintenant professeure d'histoire à l'Université Sainte-Anne, en Nouvelle-Écosse. J'habite un village de pêche sur les rives de la Baie Sainte-Marie. Le Nord, je ne l'ai jamais perdu. La formation que j'ai reçue à la Laurentienne continue d'influencer mon parcours, mon approche pédagogique, mes intérêts de recherche. Mais je dois reconnaître que « ma » Laurentienne n'est plus. J'ai pleuré sa disparition, un peu comme s'il s'agissait d'un parent défunt. Je m'accroche à l'espoir qu'il subsiste encore quelques traces de ce qu'elle a été. Si la Laurentian University a perdu le Nord, j'ose espérer que la fin de l'histoire de la Laurentienne, c'est le début d'une nouvelle aventure qui s'écrira peut-être dans les annales d'une nouvelle institution.